

Il faudra pédaler

Tout a commencé à cause d'une carte du monde et d'un pouce qui s'est levé sur le bord d'une route. A quoi bon essayer de lutter quand tout vous pousse à partir ? Longtemps j'ai résisté à cette sensation bizarre, celle qui prend les tripes et pousse à croire en son étoile. Un jour, j'ai succombé à l'appel et j'ai pris un sac. J'y ai mis quelques vêtements, une tente, un matelas en mousse et cette fameuse carte du monde qui me murmurait de relier ses deux bouts : l'ouest et l'est. J'ai d'abord traversé sans un sous en poche l'Europe et le Canada où mes convictions personnelles contre le gaspillage alimentaire m'ont poussé à me nourrir uniquement de nourriture destinée être jetée. Puis il y a eu ensuite l'Asie où je suis devenu ostéopathe bénévole dans des centres pour réfugiés birmans, sous les yourtes d'Asie centrale, dans de vieux hôpitaux kirghizes, à la frontière tadjiko-afghane ou encore au milieu des banlieues péruviennes pas très sécuritaires.

Aujourd'hui, la route guide mes pas depuis 7 ans et je ne suis pas sûr de réussir un jour à relier les deux bouts de ma carte. Il y a quelques mois, je suis rentré par hasard dans un petit magasin de sport dans le centre ville d'Athènes. Le vendeur, un kazakh en situation irrégulière, m'a conseillé un vélo pour traverser les Balkans. Je n'ai jamais pédalé plus de 40km et malgré mes 10kg en moins que le voyage m'a subtilisé, il m'a convaincu d'en faire plus de trois mille pour rallier la Grèce à la France. Le périple avait l'air cool. Sans réfléchir, je lui ai pris une de ses bicyclettes et je suis parti.

Ma monture ressemblait à un vélo d'aventurier, surtout avec sa peinture verte fluo sur le cadre noir. En réalité, je n'y connaissais rien du tout et je suis parti avec seulement deux sacoches, une pompe, une chambre à air, une clé de 15 pour dévisser les boulons de mes roues et une petite guitare. Mes 3 premiers jours de pédalage furent atroces. Il pleuvait en continu et je passais mes journées à pousser le vélo car mes muscles pas encore habitués à l'effort, étaient incapables de me propulser. Les Balkans, ça monte pas mal et je l'ai découvert sur le tas. Faire du vélo sur des montagnes à la fin de l'automne équipé comme en été, ce n'est pas la meilleure idée que j'ai eue de ma vie.

Un mois maintenant que je pédale et je n'ai pas dormi depuis plusieurs jours. Toutes les nuits, ma tente est inondée et mon matelas flotte dans 2cm d'eau. Mon instinct m'avait prévenu mais je ne l'ai pas écouté. Prendre une tente à la sauvette à 20 euros dans les rues d'Athènes était une mauvaise idée. Depuis plusieurs semaines, j'essuie des orages et sécher mon unique pantalon et ma seule chemise est de plus en plus dur. Je suis trempé le jour et je suis trempé la nuit depuis presque 19 jours. Mes mollets brûlent, mes cuisses tremblent et mes doigts sont congelés car je n'ai même pas pensé à prendre des gants. Cela me rappelle mes expériences de jeunesse où je dormais sur les bancs de Calgary par – 20 degrés. Mon vélo gèle tous les matins et la chaîne rouillée grince dès les premiers coups de pédales car je n'ai pas de bidon d'huile dans mes sacoches. J'ai aussi repris mes

habitudes de récupérer de la nourriture gaspillée mais ça fait un moment que je n'ai plus rien à bouffer. J'ai le ventre vide et la seule chose que j'avale, ce sont les kilomètres, 80 minimums par jour. Levé 6h30, en selle à 7h, la tête qui tourne à partir de 16h et montage de la tente sous la pluie vers 18h30. Le plus dur dans cette mésaventure, c'est que je n'aurai jamais imaginé un jour avoir aussi mal aux fesses. Elles me brûlent du matin au soir et je comprends maintenant pourquoi le vendeur kazakh avait insisté sur l'intérêt d'une culotte rembourrée. Comme d'habitude, je me suis fourré dans une belle galère et le pire, c'est que j'adore ça.

Au milieu des montagnes albanaises, je traverse de nombreux villages traditionnels et comme toutes les fins de journées, le défi est de trouver un abri pour la nuit sans se faire attaquer par les chiens de berger. Avant le coucher du soleil, je décide de tenter ma chance et de frapper aux portes. Je fais demi tour vers une grande maison croisée quelques kilomètres plus tôt. Un homme trapu, armé d'une faux, coupe l'herbe dans le jardin et soulève sans difficulté de lourds tas de terres humides. Je suis impressionné par le gabarit et pourtant mon instinct me pousse à aller vers lui. Avec le sourire, je joins mes deux mains en triangle au dessus de la tête pour symboliser mon souhait de trouver un abri pour la nuit. Il me fixe en silence et en quelques minutes, je me retrouve assis sur son canapé.

Esof dégage une énergie qui rassure. Malgré nos deux langues différentes, on communique assez facilement. Il me présente fièrement ses dizaines de poules, ses six chèvres, ses trois vaches, ses deux cochons et son chat. Entre deux cafés turcs et quelques gâteaux secs, on m'assoit sur une panière à linge renversée pendant que tout le hameau défile devant moi. En me voyant, les femmes rougissent, les enfants pleurnichent et les vieillards curieux prennent un malin plaisir à me resservir du café à chaque fois que ma tasse se vide. Esof dépose mon vélo dans le garage qui sert aussi de cuisine. On s'entasse autour d'une minuscule table dont la nappe décolorée arbore fièrement des aigles noirs, symbole du pays. Seule la lumière de la télé cathodique éclaire la pièce en diffusant un spectacle de danses et de chants traditionnels. Ce soir, c'est plateau télé en famille.

En Albanie, on ne plaisante pas avec l'hospitalité. Choqué par ma maigreur, Esof m'oblige à boire cul sec deux bouteilles de lait cru juste sorti du pis de la vache avant de me tendre un fromage de chèvre qui dormait depuis des mois sur une étagère poussiéreuse. L'odeur est aussi forte que le goût et je me brûle les lèvres rien qu'à la première bouchée. Il me dépose ensuite devant les yeux, un plat de charcuterie et deux pintes de bières. Pourquoi ai-je l'étrange sensation que la soirée ne fait que commencer ?

Le vendredi soir dans la province de Gjirokastër, on sort fièrement la vieille Mercedes et toutes les raisons sont bonnes pour aller visiter les copains en ville. Assis sur le siège passager de la berline allemande, on passe récupérer la machine à laver d'un cousin éloigné avant de finir au bar.

L'arrivée d'un frenchy maigrichon à vélo est forcément une excuse pour faire couler la bière. Installés sur des chaises en plastique, les cannettes s'empilent et se vident en même temps que les soucis. Des inconnus s'installent à ma table et comme d'habitude, ça discute football. Esof soutient Manchester mais le cousin à la machine à laver préfère Barcelone. N'y connaissant rien, je sors au hasard quelques noms de vieux joueurs de la fameuse « dream team » de 98. A coup de Zidane par ci et de Deschamps par là, les yeux fatiguent et l'alcool fait effet. Je titube et manque de tomber pendant qu'Esof se marre avec les copains. Dans l'incapacité de finir le match, il finit par me ramener dans la Mercedes avec la machine à laver du cousin. Il m'installe dans la chambre d'amis et voyant un peu flou, je m'effondre lourdement sur le lit. Ce soir, la France joue à l'extérieur et c'est l'Albanie qui gagne.

Au réveil, j'ai encore la gueule de bois et Esof me force à boire deux bouteilles de lait cru avant de repartir. Je monte péniblement sur mon vélo qui repart en zigzaguant. L'air glacé me brûle les poumons et engourdit mes muscles. Après plusieurs heures à pédaler, je suis pris de vertige et de nausées. Je descends du vélo pour m'asseoir sur le bord de la route et reprendre mon souffle. Mes jambes me lâchent et le malaise n'est pas loin. Je m'allonge sur le sol pour ne pas tomber et en quelques secondes, je m'endors à plat ventre sur la route, tête contre le bitume. Une vive douleur abdominale me réveille. La tête tourne encore et je ne sais pas depuis combien de temps je suis allongé. Il me faut du sucre mais je n'ai rien à manger. Comme par instinct, je fouille dans mes affaires et j'y trouve deux grandes bouteilles de lait cru dans un sac plastique. Esof a dû me les déposer en cachette. L'odeur ne fait pas envie mais c'est ma seule source de calorie.

Je soulève difficilement mon vélo et pédale quelques mètres mais l'effort devient impossible. Je relève la tête comme pour chercher autour de moi un signe du destin. Dans un champ en contrebas, un homme est en train d'inspecter ses orangers. Je descends difficilement en laissant mon vélo sur la route et avec quelques gestes de la main, je lui fais comprendre mon besoin de m'allonger. En quelques minutes, je me retrouve assis à table pour dîner en famille avec ce fameux sentiment de déjà vu. On me sert cette fois-ci un demi-poulet et 300 grammes de pâtes. Je finis mon assiette dans la douleur mais la femme du paysan me tend deux steaks hachés et un verre de vodka. La soirée est déjà bien avancée, je n'ai toujours pas pu me reposer et je me concentre pour ne pas vomir. La nouvelle de ma visite circule vite et deux filles de mon âge en robe de soirées rentrent dans la maison. Elles insistent pour m'inviter avec les deux fils de mon hôte et je ne veux pas les insulter en refusant. Rebelote. Ce soir, je ne suis pas prêt d'aller voir Morphée.

Dans leur petit appartement, la sono crache un son effrayant mélangeant un hiphop albanais et un électro d'Ibiza. On me fait avaler une petite part de pizza et je meurs en silence dans le canapé avec

mon estomac dilaté. On me tire le bras pour m'arracher de mon coussin moelleux et me jeter sur la piste de danse. Je joue le jeu et fais quelques mouvements d'épaules avec un déhanché raté. A 2 heures du matin, je rentre chez mon hôte avec son fils cadet. Il insiste pour que je dorme dans son lit. Pendant qu'il s'allonge sur le canapé, je m'étends sur le matelas confortable un peu honteux. J'ai un mal de crâne horrible, le bide prêt à exploser et demain matin, il faudra repartir.

Plus de trois mois maintenant que je me brûle les ischions sur cette fichue selle. On est presque en décembre et j'ai réussi à traverser la Grèce, l'Albanie, le Monténégro, une petite partie de la Bosnie, la Croatie et les montagnes du centre de l'Italie. Il y a eu des tremblements de terres sur la route et j'ai franchi des villages italiens détruits et endeuillés. Un soir, le maire d'un hameau m'a prêté les clés du gymnase pour que je m'y réfugie a cause de la tempête qui faisait rage ce qui m'a sauvé la vie. Mes muscles sont maintenant moins douloureux mais je suis toujours aussi frigorifié. Lorsque le climat le permet, j'arrive à pédaler une centaines de kilomètres par jour. Quand je n'ai rien à mangé, j'aide quelques villageois dans leur champ en échange d'un repas chaud. Le réseau routier italien est un merdier immense et je n'ai ni carte ni GPS. Mon smartphone usé m'indique parfois la bonne direction mais la batterie se vide trop vite. Cet après midi, j'ai raté une intersection a cause du brouillard. Le sentier emprunté m'a fait redescendre de ma montagne et m'a guidé directement sur une bretelle d'autoroute sous la pluie battante. J'ai dû traverser des tunnels sans lumières où des voitures me frôlaient dans l'obscurité à 100km/h. La police est venue m'évacuer. Ils m'ont crié dessus en italien et j'ai répondu « gracie mille ». On a mis le vélo dans leur camion et ils m'ont déposé dans un petit village en pleine fête du cèpe.

Les cols des Alpes sont enneigés et certains sont déjà fermés. Je traverse donc la frontière à Menton et gravis le rocher de Monaco sous les klaxons des Lamborghini. Des années que je n'ai pas mis le pied en France et la côte d'Azur m'accueille avec une météo capricieuse sur un fond d'alerte orange. La tempête fait rage, le vent souffle fort et je galère encore à avancer. Je remonte jusque dans les Hautes Alpes et emprunte la vallée du Rhône. Un gars m'a dit qu'il fallait éviter de pédaler les jours de mistral mais je ne l'ai pas écouté. Les rafales me fouettent le visage et j'ai la peau qui craque, comme mon moral. Ma vitesse moyenne est de 2km/h ; 4km/h quand ça souffle moins. Je suis épuisé et je lutte pour ne pas tomber. Le vent traverse ma chemisette et même ma veste imperméable. L'hypothermie n'est plus très loin. Je me réfugie sous ma tente humide et me recroqueville dans mon sac de couchage déchiré deux ans plus tôt dans les rocheuses canadiennes par un raton laveur. Ce soir, je prie pour dormir au sec. Il ne me reste plus que quelques kilomètres et j'ai encore les deux bouts de ma carte à relier. Tiens bon. Ne lâche pas. Demain matin, il faudra pédaler. (10 312 caractères, espace non compris)